

**OLIVIER SAKSIK**  
**ELEKTRONLIBRE**

centre  
dramatique  
national  
de Tours  
direction  
Jacques  
Vincey



théâtre  
olympia

REVUE DE PRESSE

---

GRAMMAIRE DES MAMMIFÈRES  
William Pellier / Jacques Vincey  
création 2021

---



# SOMMAIRE

## #PRESSE ÉCRITE

- >THÉÂTRAL MAGAZINE, Vincent Bouquet, nov/déc 2021.....p.4
- >L'HUMANITÉ, Jean-Pierre Léonardini, 8 novembre 2021.....p.5
- >LA TERRASSE, Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens  
4 novembre 2021.....p.6
- >I/O GAZETTE, Mathias Daval, 7 novembre 2021.....p.8
- >TRANSFUGE, Marjorie Bertin, 12 novembre 2021.....p.10
- >UBU, Chantal Boiron, novembre 2021.....p.12

## #PRESSE WEB

- >MÉDIAPART, Jean-Pierre Thibaudat, 15 novembre 2021.....p.15
- >UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE, Corinne François Denève,  
16 novembre 2021.....p.18
- >SCENEWEB, Anaïs Héluin, 16 novembre 2021.....p.20
- >TOUTE LA CULTURE, David Rofé Sarfati, 12 novembre 2021.....p.22
- >L'OEIL D'OLIVIER, Marie-Céline Nivière, 6 novembre 2021.....p.24
- >DE LA COUR AU JARDIN, Yves Poey, 6 novembre 2021.....p.26
- >CHANTIERS DE CULTURE, Yonnel Liégeois, 9 novembre 2021.p.29
- >THÉÂTRE DU BLOG, Christine Friedel, 9 novembre 2021.....p.30
- >LE PETIT RHAPSODE, Richard Magaldi-Trichet,  
4 novembre 2021.....p.32
- >FRICTIONS, Jean-Pierre Han, 9 novembre 2021.....p.34
- >NAJA 21, Véronique Giraud, 4 décembre 2021.....p.35
- >HOTTELLO, Véronique Hotte, 11 novembre 2021.....p.37
- >ARTS CHIPELS, Sarah Franck, 10 novembre 2021.....p.39

---

# #presse écrite

---



à partir du

3

Nov.

## GRAMMAIRE DES MAMMIFÈRES

Théâtre Olympia - Tours

TnBA - Bordeaux

# Jacques Vincey



## Grammaire de la déconstruction

Aux commandes de *Grammaire des mammifères* de William Pellier, le directeur du Théâtre Olympia entend profiter de cette course folle qui ébranle nos habitudes et nos représentations sociales et intimes.

**Théâtral Magazine :** William Pellier décrit sa pièce comme un "ensemble de phrases sans personnages". N'est-ce pas, à cette aune, un choix de mise en scène un peu risqué ?

**Jacques Vincey :** A la lecture, c'est effectivement une pièce dans laquelle il est difficile de rentrer, mais, lorsque je l'ai faite lire aux comédiens, se sont révélées, à l'oreille, des histoires souterraines et des ramifications entre les personnages. Ce texte est d'une richesse folle, à la fois formellement et sur le fond. En même temps que les modes de représentation théâtraux, il déconstruit, en profondeur, nos représentations sociales et intimes, voire sexuelles.

**Pourrait-on alors qualifier cette pièce de "politique" ?**

Je le crois car, sans être militante, elle invite à déconstruire nos schémas de pensée. **C'est aussi une bombe à fragmentation poétique, un concentré de rage qui s'exprime à travers le langage et pulvérise nos habitudes avec une énergie dionysiaque.** Cette quête désespérée qui vise à saisir la grammaire des mammifères humains est prise dans une vitalité constante et, en même temps, chargée de beaucoup d'humour et de rire. Elle a, je dirais, une puissance radioactive et joyeuse qui cherche à nous ébranler, à nous conduire en terrain instable.

**N'est-ce pas un substrat difficile à appréhender pour la jeune troupe de comédiens que vous avez réunie ?**

C'est, au contraire, un matériau exceptionnel pour les acteurs qui ne cessent de jongler avec les allers-retours que le texte opère entre les personnages et eux-mêmes. Pour le porter, j'ai tenu à rassembler une "meute" d'actrices et d'acteurs qui, tous, ont autour de 25 ans et sortent de différentes écoles de théâtre comme l'ERACM, l'ENSATT ou le Conservatoire. Dans le contexte difficile que l'on connaît, où il va être compliqué pour eux de se faire une place dans cet environnement saturé, la pièce de William Pellier, par la fougue qu'elle impose, paraît parfaitement adaptée à leur situation.

**Vous avez tenu à conduire ce projet en complicité avec Vanasay Khamphommala et Thomas Lebrun. Que vous apportent-ils ?**

Face à ce matériau saturé de mots, j'ai eu l'intuition qu'il était nécessaire de "trouer" le texte, qu'il fallait s'autoriser des interruptions dans cette course folle. C'est exactement ce que permet le travail vocal et chorégraphique, mené respectivement par Vanasay et Thomas. Ces moments de corps agissent comme des suspensions, des respirations, qui font évoluer la perception de ce que l'on a entendu et, sans en avoir encore conscience, de ce que l'on s'apprête à entendre.

*Propos recueillis par  
Vincent Bouquet*

■ *Grammaire des mammifères* de William Pellier, mise en scène Jacques Vincey. Du 3 au 13/11, Théâtre Olympia, 7 rue de Lucé, 37000 Tours, 02 47 64 50 50. Du 1 au 4/12 TnBA - Bordeaux

Une mise en coupe réglée au poil

Par quel bout prendre ce spectacle, *Grammaire des mammifères*, mis en scène par Jacques Vincey sur un texte de William Pellier ? Cinq filles et trois garçons s'y livrent, en deux heures et quart d'horloge, à un jeu hypervitaminé, infiniment souple et bondissant, parfois dansé (chorégraphie de Thomas Lebrun), chanté par à-coups (Vanasay Khamphommala, dramaturge et chanteur) dans un dessein un tant soit peu énigmatique, sans morale assénée, qu'on pourrait dire loufoque, pour user de ce mot composite hérité du XIXe siècle. Réflexion faite, il s'agirait d'une mise en coupe réglée du théâtre, à partir de l'infinité de ses sujets à tous les sens du mot, acteurs et spectateurs étant soulevés dans la même galère les yeux dans les yeux, au sein d'un dispositif scopique permanent dont la gratuité apparente dissimule un projet philosophique déroutant. Avant l'entrée dans la salle, les comédiens, armés de porte-voix, déclinent une identité généalogique et jurent allégeance à l'œuvre à venir. On est ensuite plongé dans la pénombre, où, sur la scène, des personnages herbus distillent un discours enveloppant, avant que, pleins feux, s'organise, en une suite électrique de flashes de situations, de courtes scènes sans queue ni tête visible, d'où la joie d'un burlesque fondé sur une dépense effrénée.

La partition, d'une absolue liberté, avance ainsi par saccades, entremêlant des gaudrioles à de graves interrogations, sur le langage notamment (Wittgenstein, entre autres, cité à comparaître par écrit) et des citations à l'emporte-pièce de formes théâtrales diverses. Parlant des jeunes interprètes à l'œuvre, Vincey parle d'une meute. C'est juste, car ils impulsent, à un texte voulu improbable, basé sur une fuite de bouche inlassable, la sensation vigoureuse d'un être collectif devenu le protagoniste de l'affaire, soit le personnage principal à plusieurs têtes, face à l'hydre qu'est le public lui-même. Ce soir-là, une jeune femme, choisie au hasard, dut un peu, à la fin, se raconter en scène. Et tout ça a lieu dans une scénographie savante (Matthieu Lorry-Dupuy), délibérément de bric et de broc, héritière de spectacles antérieurs, avec fauteuils rouges de théâtre, toile peinte d'arbres tropicaux et hautes plantes d'appartement, où se déchaînent, scientifiquement, huit jeunes corps dionysiaques montés sur ressorts.

La sensation vigoureuse d'un être collectif devenu le protagoniste.

Chronique théâtre de Jean-Pierre Léonardini

**Grammaire des mammifères de William Pellier, mise en scène Jacques Vincey**



**THÉÂTRE OLYMPIA – CDN DE TOURS**

Le metteur en scène et directeur du Centre Dramatique National de Tours Jacques Vincey, réalise, en termes de subversivité et de réjouissances, tout ce que cette pièce iconoclaste tient en promesses. Sa lecture, soutenue par le chant de Vanessa Khamphommala et la chorégraphie de Thomas Lebrun, est servie par de jeunes interprètes remarquables.

Vraiment épatant. Et tellement réjouissant. La mise en scène signée par Jacques Vincey de ce morceau de bravoure dramatique ne souffre aucune réserve. Il faut souligner la performance commune. Ce texte singulier de William Pellier, auteur contemporain attaché à travailler l'entre-deux qui sépare la représentation de la perception en explosant les conventions, se joue de la langue, de la narration, de la dramaturgie. *Grammaire des mammifères* agit sur tous les tableaux en les exaspérant sur le fond d'une question fondamentale : qu'est-ce qui fait théâtre ? Face à cette interrogation, quand d'aucuns restent « *bouche bée* », l'auteur tente de la

faire accoucher, par la négation de tout ce qui habituellement le rend possible, d'une nouvelle théâtralité. Le metteur en scène prend la pleine mesure de cette fécondité offerte par l'explosion de toutes les conventions : pas de récit mais des enchevêtrements relationnels atomisés, pas de personnages mais des protagonistes, pas de dialogues mais des combinaisons aléatoires de monologues qui s'entrechoquent, dans une langue désarticulée faite d'abréviations, d'onomatopées, de répétitions jusqu'au bégaiement, de bouleversements syntaxiques, de néologismes, d'associations d'idées à l'emporte-pièce.

### De brillants protagonistes

C'est la jungle. Une jungle des mots qui dessinent en creux le portrait de notre contemporain, dans un monde où les fauves sont de piètres figures en proie aux affres communes d'une société qui à l'Être privilégie l'Avoir, sacrifiant davantage au bavardage qu'à la parole, montrant plus de goût pour l'évidence et l'opinion que pour le paradoxe. Dans sa verdoyance luxuriante, une jungle iconique, dont la portée métaphorique autant que puissamment ironique n'échappera à personne, s'affiche comme un tableau en fond de plateau pour ne disparaître qu'au moment de l'épilogue ouvrant d'autres horizons possibles à notre humanité en marche. Le plus spectaculaire – et le plus jubilatoire – tient à la direction donnée aux comédiens pour s'emparer d'un texte fait pour augmenter le pouvoir d'action du metteur en scène comme l'engagement des acteurs afin de les sortir de leurs rôles, pour mieux les faire apparaître en tant que protagonistes de ce qui se joue à même le plateau. Les membres de la troupe du Jeune Théâtre en Région Centre-Val-de-Loire font beaucoup mieux que tenir leurs promesses ; ils les exécutent. On leur doit de porter, brillamment, la dimension humoristique, truculente, « *dionysiaque* », d'un texte transgressif sans appel.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

## QQCH comme ça

### *Grammaire des mammifères*



(c) Christophe Raynaud de Lage

On aurait dit qu'au commencement était le verbe, conjugué ou pas, celui de William, l'auteur, le grammairien, en somme, puisque c'est d'une grammaire qu'il s'agit, et ce n'est pas rien, une grammaire. Sans elle le langage s'effondre, ça ne tient pas du tout debout, ou alors si, ça tient, mais il y a toujours un doute et ce doute inexpugnable est vraiment enquiquinant. Mais c'est trop dire, ou pas assez, cette histoire de grammaire, c'est comme les mammifères, comment les résumer, vraiment ? On ne tentera pas. Alors on aurait dit une histoire de souffle, de muscles, de QQCH d'organique. De QQCH d'organique donc de QQN, peut-être, que l'on appellerait protagoniste, c'est-à-dire un mammifère d'une certaine sorte, pas tout à fait toi ni moi, mais lui ou elle sur une scène, pas un héros mais un point d'observation, que l'on scrute, immobiles, nous, de notre côté, c'est-à-dire de l'autre côté, obscur, tandis qu'eux s'agitent là-bas, sous la lumière, dans la grammaire. Et finalement, à bien y réfléchir, si, peut-être que c'est toi ou moi et pas seulement lui ou elle, là-bas, ce protagoniste qui s'active, avataré par huit syntagmes – comprenez comédiens et comédiennes, jeunes mais pas nécessairement tourangeaux –, huit Olympiens portant des prénoms comme Alexandra, Hugo ou Cécile, habités par la grammaire et par d'autres QQCH très beaux. Ou plutôt huit corps, plus ou moins habillés, c'est selon, on verra beaucoup de sous-vêtements parce qu'il faut bien aller à l'essentiel, disons huit machines de nerfs et d'os, des os qu'il conviendra bientôt d'identifier, nommer, peindre. Des os appartenant à des prénoms comme Garance, Marie ou Tamara.



C'est assurément drôle de les voir, tous, ainsi, on rit dans les interstices de l'absurde, ils ont le génie d'eux-mêmes, avec ou sans facilités burlesques. On aurait dit qu'une lettre envoyée par Novarina aux acteurs aura été digérée, respirée et poumonnée, mais tout aussi bien des mots ou un texte à trous (d'air) venus d'ailleurs ou de quelqu'un d'autre, des protagonistes eux-mêmes, du fond de leurs corps ou de leur conscience que l'on apprendra peut-être à creuser un jour – afin de comprendre si chez Nans ou Romain, même combat grammatical ?

Après tout cela on aurait dit qu'il fallait bien que ça exulte : et ça exulte. Car Jacques, porteur sur la scène, celui qui n'est pas fataliste mais grammairien joyeux – comme William – a bien compris que la réalité n'invente rien c'est lui qui fait tout, dixit d'ailleurs Tarkos chez P.O.L., tout de même, c'est QQCH. Alors sous nos yeux situés de l'autre côté se construit un jeu de plateau, de société, de rôle. On aurait dit un exercice de style méta mais c'est aussi bien plus, c'est une petite fièvre sacrée en guise d'ode à la scène, aux acteurs, aux acteurs sur la scène. Il y a des Jean-Truc, des Jean-Machin, des Jean-Bidule mais pas de Jean-Foutre, ou plutôt une seule fois, deux d'entre eux dans un caisson, des Jean-qui-S'aiment (sont toujours un peu les mêmes) cachés des regards mais pas des oreilles. Le langage déborde mais contrairement à la Loire en crue en 1907 ça charrie un limon festif, qui vient gicler de notre côté à nous, tout cela a l'air très seksuel mais une fois de plus c'est cette histoire de corps, de mots-corps qui crée la confusion, parce que la grammaire est d'abord une affaire de politique. Mais oui, c'est dit, c'est lâché, la politique est de sortie car c'est ce qui reste quand on a tout oublié et elle vient toujours se rappeler à nous. Affaire de vivre ensemble. C'est QQCH qu'on pourrait vite qualifier de loi de la jungle – la créative scénographie feuillue en témoigne –, d'où le côté mammifère, CQFD. On aurait dit que toute cette jubilation, bien que dans le langage, n'avait pas de nom, parce que située dans l'épuisement du langage, mais même anonyme elle remue, elle provoque un remuement. On se sent un peu protagoniste, finalement, d'ailleurs en fin de grammaire l'une d'entre nous abandonnera, pour un temps, l'autre côté, pour rejoindre le cercle de parole octosyntagmatique, parce que tout cela, ce QQCH de pas vraiment définissable par le dictionnaire, était d'abord une question d'intimité partagée. De représentation de soi de toi de moi, et même de représentation tout courte, de présentation finalement, voilà, autant dire pour aller droit au but : de présent. Ici, maintenant, le langage fait et défait le monde qu'il crée lui-même : il advient du théâtre, en somme.

Mathias Daval

# TRANSFUGE

Choisissez  
le camp de la culture

Vendredi 12 novembre 2021



## Drôles de bêtes

Qui sommes-nous pour nous juger si durement ?

**À voir, à Tours ce weekend, la dernière création de Jacques Vincey, *Grammaire des mammifères*, plongée surréaliste dans la satire de ce que nous sommes.**

Tout commence un peu comme une séance d'hypnose. Après un prélude novarinien dans le hall du théâtre, où les comédiens, mégaphones en main, enchainent les joutes verbales pour nous raconter qui ils sont et ce qu'ils vont jouer, on plonge dans le calme. Derrière un rideau de fils, huit créatures, évoquant à la fois des collines herbeuses et les yétis hirsutes d'Yvan et Petit-Pierre, invitent à écouter, à se laisser guider par leurs voix pour que les mots entrent en nous. Les timbres doux, pénétrants. Ils nous racontent, accompagnés de sons évoquant de lointaines pulsations cardiaques comment ils vont

nous pénétrer, comment nous pourrions, nous aussi, entrer en l'autre. Le ton est donné. Le rideau se lève sur une jungle luxuriante qui évoque *La Chasse du Comte Karlsoff*. Une exploratrice armée d'une lampe frontale nous guide parmi une galerie de créatures plus loufoques les unes que les autres : une créature en chaussettes colorées, mi-femme, mi-araignée, en vison, dont les perruques blanches font penser aux danseuses du Crazy Horse. Une duègne, portant fraise et robe noire, un brin extralucide. Les tableaux surréalistes se suivent, dans une scénographie et des costumes aux couleurs acidulées et vitaminées, sans forcément être reliés. Si ce n'est que tout nous ramène à la question de la représentation. Car ne nous méprenons pas, cette *Grammaire des mammifères* dont les personnages proposent à « Q.Q.N. » de ressentir « Q.Q.CH », c'est la nôtre.

Ces créatures nous poussent à nous interroger. Qui sommes-nous pour nous juger si durement ? Elles nous préviennent aussi, d'après Lévi-Strauss : « la honte est le sentiment social par excellence ». On y saute à pied-joints. Grâce notamment à Jean-Louis, Jean-Pierre, Jean-Marie ou Jean-Paul, « Jean quelque chose peu importe », qui avoue, au cours d'une séance d'aérobic hyper tonique, ses désirs matériels les plus fous. Ou via cette garce, BCBG, au bord de la crise de nerfs parce qu'elle ne peut pas toujours s'offrir ce dont elle rêve et déplore qu'à contrario « une moche avec un beau sac ne se rend même pas compte qu'elle est ridicule ». Les personnages font du bien parce qu'ils osent tout : les acteurs, cinq filles et trois garçons (élèves comédiens du Théâtre Olympia de Tours), vont loin avec brio et une énergie vivifiante. Les scènes sont jubilatoires à l'image de cette famille de débiles, dont les membres, lunettes à double-foyer, cheveux hirsutes et accoutrements improbables sont hilarants. Rien de politiquement correct dans ces attitudes mesquines que l'on a tous ressentis. Ce faisant, ce spectacle, pirandellien et d'une irrésistible drôlerie, glisse de nouveau de la scène à la salle. Le texte de *Grammaire des mammifères*, absurde et foisonnant, est un défi. Il fallait toute la passion de Jacques Vincey pour lui donner vie. Toute la fougue, le talent et le désir de la jeunesse pour la faire vivre. Chacun joue sa partition avec fougue, acidité et souplesse. Entre les Lilliputiens et les Oompa Lumpas de *Charly et la chocolaterie* ces petites créatures atypiques nous tendent un miroir éloquent.

Marjorie Bertin

Novembre 2021

## Grammaire des mammifères, un son nouveau d'auteur

Au Théâtre Olympia, le Centre dramatique national de Tours qu'il dirige, Jacques Vincey nous fait entendre un 'son nouveau d'auteur' et signe une mise en scène brillante et jubilatoire de *Grammaire des Mammifères* de William Pellier. Ce texte foisonnant, vertigineux, qu'il a découvert par hasard lors d'une audition, brise résolument et joyeusement les codes de la représentation pour tenter autre chose : on pourrait le qualifier d'objet théâtral non identifié.

C'est une véritable gageure que Jacques Vincey réussit-là avec la complicité du chorégraphe Thomas Lebrun, directeur du Centre chorégraphique de Tours (son voisin) et de Vanasay Khamphommala, dramaturge et chanteuse.

Pas question de résumer tout ce que dit le texte de William Pellier. Ce serait trop compliqué. Et, en vérité, ce n'est pas ça le plus intéressant. D'ailleurs, l'auteur lui-même le réfute : « La *Grammaire* ne raconte ouvertement rien » affirme-t-il dans une note. Comme le titre le laisserait entendre en parlant de *mammifères*, nous assistons à une *grammaire* de ce qui vit. Disons à une « matière » vivante, mouvante et malléable, qui se transforme, se modifie en permanence, en fonction de ce qui se produit sur le plateau : « {Ce texte} demande que les mots deviennent des objets, de la chair et de la sensation » faisait remarquer Jacques Vincey au cours d'un échange autour du spectacle. Et sans doute faut-il passer par la représentation, par le jeu et le corps des acteurs pour l'entendre et l'apprécier pleinement. Notons d'ailleurs que, pour Thomas Lebrun, il ne s'agissait pas d'introduire une chorégraphie qui aurait pu paraître artificielle, convenue mais de « développer la *physicalité* des comédiens », d'inventer avec eux « une musicalité corporelle ».



© CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE : LES JEUNES ACTEURS ET ACTRICES DE L'ENSEMBLE ARTISTIQUE DU T°  
DANS *GRAMMAIRE DES MAMMIFÈRES* DE WILLIAM PELLIER, MISE EN SCÈNE DE JACQUES VINCEY.

On assiste à un renouvellement dramaturgique qui va, par exemple, du théâtre le plus formaliste à des scènes chantées (orchestrées par Vanasay Khamphommala) dans un registre plus mélancolique en passant par le théâtre d'ombres, des moments poétiques, des scènes tragi-comiques ou complètement burlesques, parfois même dadaïstes, très réussies. On a le sentiment d'une liberté totale et d'une totale improvisation, que l'on prend la parole quand on veut, qu'on s'habille, se travestit comme on veut. Qu'on se met nu, si l'on en a envie... On joue avec la nudité. On ose. On va jusqu'au bout. Jacques

Vincey parle de « transgression ». S'il y a provocation, cela ne semble jamais pris au sérieux. Tout est prétexte à jeu.

Dans le même temps, c'est à une mutation esthétique à laquelle on assiste également : en effet, on a, devant nous, une œuvre plastique qui change, qui se métamorphose elle aussi comme si le décor s'élaborait, se construisait à vue. Voilà pourquoi, ce spectacle nous fait penser à une performance. Et les interprètes, à des performers.



© CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE : *GRAMMAIRE DES MAMMIFÈRES* DE WILLIAM PELLIER, MISE EN SCÈNE DE JACQUES VINCEY

« La Grammaire devrait montrer la vie » écrit William Pellier dans une postface à l'édition de son texte aux Éditions 34. C'est de ça qu'il s'agit. Vie sexuelle (« seksuelle » orthographe l'auteur), vie familiale, vie sociale, vie animale... la vie est partout, à profusion, y compris dans les plantes du décor que l'on arrose, dans la fourrure végétale qui, à un moment, recouvre le corps de plusieurs acteurs, ou dans les arbres de la toile de fond peinte, qui nous renvoie à un paysage luxuriant. À la fin, on fera monter sur scène une spectatrice et on l'interrogera sur ses souvenirs, sur sa vie ! En nous surprenant, en nous faisant rire, ce sont des moments de vie que nous font traverser les huit jeunes acteurs et actrices de l'ensemble artistique du CDN de Tours, avec une folle énergie. On les sent tellement heureux de jouer cette pièce improbable. Et si Jacques Vincey gagne son pari, c'est beaucoup grâce à eux. Alors, on les cite tous : Alexandra Blajovici, Garance Degos, Marie Depoorter, Cécile Feuillet, Romain Gy, Hugo Kuchel, Tamara Lipszyc, Nans Mérieux. D'ailleurs, au début du spectacle, ils et elles se présentent, nous donnant leur identité, leur date de naissance, les noms et prénoms de leurs parents etc., dans un prologue fort drôle, sorte de profession de foi solennelle vis-à-vis de l'œuvre sur le ton de l'auto-ironie et qui, à Tours, se jouait dans le hall du théâtre. Ils accomplissent un véritable travail choral où le personnage disparaît au profit du protagoniste, au sens grec du mot. *In fine*, la pièce de William Pellier s'avère être aussi une réflexion radicale sur le théâtre, sur les formes qu'il peut prendre, sur le récit, les histoires qu'il peut raconter, sur ce qu'il aurait à nous dire aujourd'hui, ou encore sur le rapport à réinventer avec le public : « Ce n'est pas à nous de les voir car ils jouent le regard pour que nous jouions l'action » est-il dit durant le spectacle. Ou encore : « Ceux-là sont venus pour profiter de votre compagnie, poussés par l'ennui de leur vie ». Une réflexion souvent au second degré, parfois ironique, mais toujours pertinente et profonde. Cela fait plus de trente-cinq ans que William Pellier écrit des pièces de théâtre, qu'il est publié et qu'il reçoit des Prix... C'est l'un de nos auteurs les plus originaux. Alors, on s'étonne qu'il ne soit pas davantage joué, monté sur nos scènes. Il est fort à parier, et on l'espère, que la mise en scène de Jacques Vincey sera comme un projecteur sur son écriture et lui apportera enfin la reconnaissance qu'il mérite.

---

# #presse web

---



## L'écriture explosive de la « Grammaire des mammifères »

Sous la direction de Jacques Vincey, huit jeunes comédien.e.s nous entraînent dans les tourbillons scéniques diablement dingos de « Grammaire des mammifères », une pièce qui ne ressemble à rien du méconnu qui gagne à ne plus l'être, William Pellier.



Scène de "Grammaire des mammifères" © dr

Il se prénomme William comme Shakespeare, et a pour nom Pellier comme personne. A la première page de sa *Grammaire des mammifères* où chaque acteur engagé dans l'aventure se présente en son nom propre, il est précisé que Pellier William, est né le 19 mai 1963 à Ambilly, en Haute Savoie, ce qui est vérifiable. On ne sait quand cet énergumène a rencontré Sabine Chevalier, la grande prêtresse des éditions Espace 34, toujours est-il que cette dernière le publie depuis longtemps : *Le tireur occidental* (2004) puis *la vie marchandise* (2009), *Vesterne* (2020), cette dernière pièce étant une commande d'écriture du Théâtre de la Tête noire à Saran (près d'Orléans) qui lui a aussi commandé *Le Pays profond*, en cours d'écriture, suite à une résidence d'écriture itinérante en vélomoteur dans le 15 Massif central.

*Grammaire des mammifères* a connu deux versions, l'une en 2005, l'autre sept ans plus tard. Pour l'écriture de ses pièces, l'auteur a reçu différentes bourses d'écriture et des petites compagnies se sont emparées d'elles. Pour la première fois, un directeur de Centre Dramatique National, celui de Tours, Jacques Vincey, s'en empare, après que Mathilde Delayae (artiste associée au CDN de Tours) lui ait parlé de William Pellier et en particulier de sa *Grammaire des Mammifères*.

Vincey s'est entouré d'une belle équipe pour affronter cette pièce monstre qui part apparemment dans bien des sens, et il le fait avec la complicité de personnes proches. Pour la dramaturgie, Vanasay Khamphommala (traducteur, metteur en scène et chanteuse). Pour la chorégraphie Thomas Lebrun, directeur du centre national de la chorégraphie de Tours. Enfin pour le jeu, il a fait appel aux huit acteurs du Jeune Théâtre en Région Centre val-de Loire (JTRC), un processus d'accompagnement dans l'entrée de la vie professionnelle. Les huit sont sortis.e.s des grandes écoles nationales : Alexandra Blajovici (ESAD), Garance Degos (école du TNBA), Marie Depooter (ENSATT), Cécile Feuillet (CNSAD), Romain Gy (école du TNB), Hugo Kuchel (CNSAD), Tamara Lipszyc (ERAC), Nanas Mérieux (ERAC).

A la veille des représentations, le 2 novembre, l'auteur leur a envoyé une lettre : « *Nous espérons vivement que la Grammaire ne raconte ouvertement rien, mais éveille confusément en chacun QQCH. Nous espérons qu'elle constitue d'abord un réjouissant jeu de société pour ceux qui s'y collent. Puis nous invitons ceux-ci à débiter toute phrase comme un coup de hache dans l'obscurité avec pour mission de se créer son propre personnage pour aller se l'empoigner avec autrui dans la lumière en tachant de le faire durer le plus longtemps possible au cours du jeu social* ». Les vœux de l'auteur ont été plus que comblés. C'est un spectacle constamment réjouissant, alerte, surprenant, joliment déstabilisant et souvent très drôle. Le groupe du JTRC faisant front, en bloc avec un bel esprit de troupe et une pléiade de talents.

William Pellier aime le théâtre assurément, il reconnaît avoir été très marqué par les œuvres de Valère Novarina et de Thomas Bernhard au point d'en reprendre parfois certaines tournures. On note furtivement un hommage à Pierre Dac et Francis Blanche (« *\*Je vois le tableau\* Pouvez-vous le décrire le tableau une fois pour toutes \* je peux décrire le tableau* »), on en trouve encore à Desproges. Dans *Grammaire des mammifères* Pellier cite Tarkos, Wittgenstein et même Aristote. Il aime s'amuser avec la logique des choses : « *Il y a toujours des raisons de se donner la mort mais vous ne verrez jamais une bête se pendre à un rideau ou prendre vos barbituriques* » peut-on entendre dans *Grammaire des mammifères*. Il aime aussi les petites histoires qui se déclinent avec des variantes telle cette histoire qui traque le comble de l'horreur. Contentons-nous du début : « *Dans mon histoire une mouche décide de pondre dans l'œsophage d'un bébé qui dort la bouche ouverte: quand on décide d'ouvrir le bébé on découvre 629 357 vers qui gesticulent* ». D'autres versions, encore plus gore, suivent.

Qui dit ces mots ? L'auteur laisse la porte ouverte. Au metteur en scène, à l'acteur ou l'actrice de choisir, de trancher. L'auteur n'attribue pas ses dires, il troque délibérément la notion de personnage pour celle, plus ouverte et distributive, de protagoniste où la part de l'acteur (sa biographie propre ou imaginaire, ses propositions) n'est pas négligeable. *Grammaire des mammifères* est une pièce où les sentiers bifurquent pour citer Borges - auquel William Pellier fait par deux fois référence dans sa pièce. Ça ne cesse de se déboîter. On saute d'une liste (celle des dons par exemple) à l'autre, à l'instar des *Notes de chevêt* de la japonaise Sei Shōnagon. Ou d'un discours à l'autre tel ce discours raciste assorti de bonne conscience (« *C'est un peu vrai ce que je dis Y'a un fond de vérité hein, Combien sont d'accord pour dire que c'est un peu vrai Y'a pas de Maghrébins ici} et beaucoup de dans-abris son aussi des alcooliques Là c'est vrai On ne peut pas dire le contraire* »).

Notez la ponctuation très personnelle : pas de points (même d'exclamation), ni de virgule mais des « } » et des gros points noirs transcrits ici par des « \* » ou des « X » pour dire le nombre de répétitions du mot. Parfois la langue se désagrège, des voyelles, des consonnes tombent au champ -chant d'honneur. Ça part en vrille : « *(j'ai) X2 un caractère (de) X4 fils (de) X2 pute de salope de chienne de nique de zob de ite de mmmava de mmmolu de mmmerdeo Mince J'ai une grosse pression sur les épaules Je me permets un gel spécial sous mes aisselles* ».



Pellier a plus d'un détour dans son sac. Au milieu de la pièce, il nous offre un sucre d'orge d'antan ou une gâterie ou si vous préférez un laxatif : une piécette en un petit acte avec des personnages portant un nom et des répliques attribuées à l'ancienne, un hommage au vaudeville dans une version popu-cocon familial. Juste deux répliques pour vous dire de quoi il en retourne :

« Grand-mère - (à Patrick qui se plaint de ne pas avoir d'argent pour changer ses godasses fissurées) - *Prostituez-vous comme ma fille.*

Ana- *Oh maman tu m'exaspères fe que j'ai fait avec le refponfable des afats fe n'était pas de la profitufion f'était pour fauver un emploi ».*

Le fait est qu'il est encore mieux de lire le texte de *Grammaire des mammifères* après l'avoir entendu et vu, porté par le groupe des huit du GTRC. William Pellier parle de ce texte comme une ode au cerveau droit lequel s'occupe de choses plus berzingues que le gauche. Et il ajoute : « *La danse et la musique ne racontent rien. J'ai envie d'écrire un théâtre qui ne raconte rien mais qui est une expérience* ». Et quelle expérience ! Jouissive autant que ludique dans la version qu'en offrent Vincey, ses collaborateurs et ses huit actrices et acteurs.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

**Grammaire des mammifères de William Pellier, mise en scène de Jacques Vincey, Théâtre Olympia, Tours**



© Christophe Raynaud de Lage

**fff** article de **Corinne François-Denève**

Au début, la peur nous envahit. Mais que sommes-nous donc allée faire dans cette galère ? Pourquoi avoir accepté d'aller s'enfermer, un week-end de novembre, dans la salle d'un théâtre, pour subir un texte évidemment contemporain, à prétention philosophique, qui va chercher, entre autres, dans le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein, PENDANT PLUS DE DEUX HEURES (on regarde à nouveau le programme, la durée est « indicative ») ? Certes, les jeunes comédiens et comédiennes de la troupe permanente sont sympathiques et engagé.e.s, et on soutient le spectacle vivant, mais... Bon mais en même temps maintenant qu'on y est... Le spectacle commence. Le plateau est dans la pénombre. Qu'est-ce qu'on vous disait. On aura sûrement de la nudité, des chants et des faces publiques avec micros. Pour l'instant les personnages, vêtus de curieux costumes poilus (ou plumés ? écoutez en même temps on n'y voit pas grand-chose), psalmodient. Notez, deux heures quinze d'ASMR, c'est sans doute ce qui pouvait nous arriver de moins pire, on viendra nous réveiller quand ce sera fini. Mais l'ASMR déraile. Les voix mécaniques, puis cauteleuses ou sensuelles, commencent à dispenser des préconisations étranges. Les animaux que nous sommes sont renvoyés à leur viande, et, sur les sièges, les viandes commencent à flageoler de rire, tant le propos commence à devenir délicieusement absurde. Puis les voix s'éteignent, les personnages disparaissent, la mue s'opère, les mammifères commencent leur leçon de grammaire – ou de théâtre. Avec nudité, chants et face publics avec micros, mais qui s'en soucie ?

Ce qu'il est fin et malin, ce Jacques Vincey. De ce texte que d'aucuns et d'aucunes auraient jugé difficilement irréprésentable, il sait tirer le meilleur. Il le chapitre, l'illustre par des séquences lumineusement dessinées, à leur tour mises en valeur par des changements de registres, de tons, de costumes, d'espaces. Une scénographie fine

et subtile, maniée à vue, amène les transitions de façon très fluide. On enveloppe, on dévoile, on glisse et reconstruit ; on évacue ou fait renaître. Le fil rouge du texte ne se perd jamais : il s'agit d'expliquer, ou de montrer, ce que nous sommes, ou qui nous jouons, dans un geste pirandellien qu'une pirouette finale rend encore plus beau. Entretemps, des tableaux se seront succédé, sérieux, poétiques, ou drolatiques – on a, il faut bien le dire, une préférence fort coupable et régressive pour le délicieux tableau de famille façon *Cerisaie* passée à la moulinette d'Armando Llamas – Anton est complètement pété, le nommons-nous.

Ce qu'il est intelligent et généreux, ce Jacques Vincey. Il a doté son CDN d'une troupe permanente de jeunes comédiens et comédiennes, choisis avec une grande finesse, là encore. Les physiques, les voix, les dons, forment véritablement troupe. On comprend le pourquoi de ces 2 h 15 : déjà parce que c'est le temps qu'il faut pour mener à son terme cette odysée ambitieuse, ensuite, parce qu'il est important que tous les acteurs et actrices soient servi.e.s à la hauteur de leurs jeunes et grands talents. On ne sait qui on préfère, de Cécile Feuillet, et son solo inversé à la Nina Hagen (blonde), de Marie Depoorter, mélange plein de grâce de Gelsomina, Giselle et Nadia Comaneci (oui, oh, écoutez, allez voir), de Nans Mérieux, qui est un peu notre grand-mère à tous et toutes (mais puisqu'on vous le dit !), d'Hugo Kuchel, dont le seul talent n'est pas de tenir dix minutes dans un (petit) flight case, de Garance Degos, sylphide reine au port altier, de Tamara Lipszyc, tragédienne déjantée, d'Alexandra Blajovici, à la douceur décidée et inflexible, ou encore de Romain Gy, transformiste plein d'auto-dérision, et roi de la course sur place.

Le spectacle, mené à un train d'enfer et plein d'enthousiasme, se termine déjà. Mais pourquoi déjà ? Il n'y a pas encore, je ne sais pas, deux heures de plus ? On ne les verrait pas passer.



© Christophe Raynaud de Lage

2021

**/ critique / La Grammaire des mammifères : la matière préférée de l'Ensemble artistique du T°**



photo Christophe Raynaud de Lage

Mis en scène par le directeur du lieu Jacques Vincey, les huit comédien.nes de l'ensemble artistique du Théâtre Olympia – Centre Dramatique National de Tours s'emparent de *Grammaire des mammifères* de William Pellier. Tous excellents, ils mettent en lumière une écriture riche et singulière que l'on s'étonne de si peu connaître.

Bien qu'écrivant pour le théâtre depuis 1984, et publié depuis 2004 aux Éditions Espace 34, William Pellier est un auteur que l'on ne cesse de découvrir. La première raison est que la douzaine de textes théâtraux qu'il a écrits ont très peu été montés. Dans sa préface de *Grammaire des mammifères* (2005), la dernière pièce publiée de William Pellier, un certain Michel Cornavin – à ne pas confondre avec l'universitaire Michel Corvin, spécialiste du théâtre du XX<sup>ème</sup> siècle dont les nécrologies (il nous a quittés en 2015) nous apprennent qu'il était également agrégé de grammaire – évoque une mise en scène de Thierry Bordereau présentée en 2011 au Théâtre de la Manufacture, lors du Festival off d'Avignon. Il y en aura peu d'autres. Sans doute en partie pour la raison évoquée par le mystérieux préfacier : à la lecture, *Grammaire des mammifères* paraît « *bégayer, piétiner à force de répétitions* ». Il peut sembler écrit dans « *une langue confuse, agaçante de coquetterie, un formalisme gratuit et abscons* ».

Conçue pour les comédiens, de telle sorte qu'ils puissent « *inventer la vie sur scène* » – c'est cette fois l'auteur lui-même qui s'exprime, dans la postface de son livre –, c'est sur scène que se révèle véritablement l'écriture de William Pellier. À condition de trouver comment la dompter : les mammifères qui la peuplent ne sont pas domestiqués. Ou alors ils l'ont été il y a trop longtemps pour que cela soit encore visible à l'œil de l'observateur extérieur, du spectateur. Jacques Vincey, qui découvre l'auteur pendant une audition du Jeune Théâtre en Région Centre-Val de Loire (JTRC) – dispositif d'insertion professionnel unique en France, créé en 2005 à l'initiative conjointe de l'État, de la Région et du Théâtre Olympia – Centre Dramatique National de Tours ou « T° » pour les intimes –, se mesure à l'animal théâtral avec les huit jeunes comédiens de son ensemble artistique, composé pour l'essentiel des artistes du JTRC. Subtile approche.

Nommons ces artistes avant que leurs identités ne soient emportées dans la *Grammaire* bien perturbée de William Pellier : Alexandra Blajovici, Garance Degos, Marie Depoorter, Cécile Feuillet, Romain Gy, Hugo Kuchel, Tamara Lipszyc et Nans Mérieux. Eux-mêmes se présentent d'ailleurs à nous dès le hall du théâtre dans une sorte de profession de foi envers l'auteur, que l'on apprend être « né le 19 mai 1963 à Ambilly / fils de John Pellier son père et de Danielle Pellier née Bernaz sa mère ». Le responsable de ces lignes chercherait-il à nous faire rattraper notre retard concernant son cas, il ne s'y prendrait pas plus mal : après quelques déclamations limpides, l'introduction devient bazar, cacophonie. Au diapason des répliques, les corps se heurtent, s'empêchent les uns les autres d'aller jusqu'au bout de la direction qu'ils semblaient sur le point d'emprunter.

C'est dès lors clair, s'il est le roi de la *Grammaire des mammifères*, l'acteur l'est indépendamment de tout personnage. Il l'est même en quelque sorte « contre » cette entité qui a la peau dure, malgré toutes les atteintes qui lui ont été et lui sont encore portées, et dont s'amuse William Pellier en mêlant ces souvenirs de coups et blessures à des références tout autres, issues souvent d'autres disciplines. « *Borges ou Borges ou Borges je ne sais pas comment vous le dite il n'y a rien à dire* » déboule par exemple on ne sait comment en milieu d'un bavardage qui n'a pour autre thème que l'absence de sujets à partager entre humains du XXI<sup>ème</sup> siècle. Plus tard, dans une sorte de mini-vaudeville, un certain William compare les mots d'un Docteur avec ceux de Yasmina Reza, ce à quoi une certaine Ana réplique – pas de malentendu, c'est là le seul endroit de la pièce où les répliques sont associées à des prénoms – : « *Ou du Philippe Delerm Avez-vous lu (Gorgée) x 2 La petite gorgée de minufcule La gorgée Vous savez minufcule Gorgée de minufcule* ». *La Grammaire des mammifères* n'est pas de celles qu'on enseigne aux enfants : plutôt que de structurer la pensée, elle en fait jaillir les failles, elle y déniche les incohérences.

Pour donner formes à ce matériau qui ne cesse d'échapper en empruntant sans cesse des voies différentes, Jacques Vincey a fait appel à la « complicité » de deux autres artistes : le dramaturge et chanteuse baroque Vanasay Khaphommala, qu'il connaît bien pour avoir beaucoup travaillé avec lui, et le danseur et chorégraphe Thomas Lebrun. Leur intervention est sensible à la manière dont les registres d'expression se succèdent, et souvent se superposent dans la pièce. On passe ainsi facilement d'une scène où les comédiens vêtus de costumes herbus évoquent la possibilité d'une sorte d'orgie – jamais réalisée – dans une porcherie, à une étrange leçon d'anatomie appliquée à un « protagoniste » dont les nombreuses apparitions semblent vouloir nous rappeler ce que fut un jour le théâtre et ce qu'il ne peut plus être. Sans nous dire ce qu'il peut devenir.

Sans doute cette *Grammaire*, qui ne contient que la moitié environ du texte intégral, aurait-elle pu être plus aventureuse encore. Elle adopte régulièrement des formes connues – une émission télé, un groupe de parole, une comédie familiale... –, qui ont tendance à limiter les possibles offerts par le texte, dont l'auteur dit : « *il faut imaginer qu'au-delà du bavardage des dizaines d'événements s'entremêlent : rencontres, complots, alliances, flirts, repas, expériences, jeux, comme si les comédiens jouaient sur deux tableaux dissociés, mais qui se reflètent l'un dans l'autre : l'un fait de ce qu'ils disent, l'autre de ce qu'ils font. Enfin un rôle muet, égaré au centre de ce bavardage, n'est pas à exclure* ». Les huit comédiens nous donnent toutefois la folle mesure du texte qu'ils servent. Et suscitent l'envie d'en poursuivre l'exploration.

Anais Heluin

## THÉÂTRE



Crédit Photo ©Christophe Raynaud de Lage.

### **Grammaire des mammifères de William Pellier par Jacques Vincey**

*Jacques Vincey dans un nouvel opus se penche sur ce qui depuis longtemps occupe son théâtre et qui serait l'articulation entre la chair et la parole. Dans une dialectique irrésolue et donc lumineuse entre la scène et le public, lui et sa troupe de magnifiques comédiens nous promènent pour notre plus grand bonheur, jusqu'au 13 novembre au Théâtre Olympia.*

Jacques Vincey, directeur de l'Olympia, CDN de Tours, a monté *le Marchand de Venise* ; il connaît bien la parabole d'Hamlet : *Un homme peut pêcher avec le ver qui a mangé d'un roi et manger d'un poisson qui s'est nourri de ce ver*. Le corps se nourrit d'autres corps. La chair dicte sa loi, celle de la nature et de la biologie tandis que les mots luttent contre l'anéantissement et percutent cette chair pour nommer et expliquer le monde.

#### **Grammaire des mammifères**

William Pellier écrit depuis 1984. Il est l'auteur d'une douzaine de textes théâtraux et de quelques récits qui oscillent entre essais et fictions. Hétérogène dans sa forme et son sujet, son théâtre met le plus souvent en scène des personnages aux prises avec le langage, comme égarés dans l'attente d'une conclusion. Cette métaphore tragique de l'existence est cependant dynamitée par l'humour et l'ironie. Sa pièce, énigmatique, *la Grammaire des mammifères*, ne raconte explicitement rien. Elle éveille confusément en chacun un quelque chose innommable. La pièce, qui se veut constituer d'abord un réjouissant jeu de société, fouille les chairs et la parole pour s'approcher au plus près du point de contact.

## **Une promenade théâtrale**

Le texte de William Pellier ressemble à une impasse, ou plutôt à une longue route sinueuse qui s'évertuerait à ne nous mener nulle part. Le propos, s'il existe seulement, consiste à déplier la grammaire des mammifères, c'est à dire à comprendre pour le décrire, comment le langage traverse la chair pour l'animer, autant que pour la contraindre. La pièce comporte trois parties. Elle nous apparaît dans un premier mouvement comme le puzzle déstructuré d'un tableau, dont chacun aurait perdu définitivement la connaissance. Les comportements des mammifères de cette comédie humaine sont déterminés par des principes qui leur échappent. La prolifération d'histoires individuelles saborde la construction d'un récit commun au profit d'une révélation affleurante d'une humanité à cru, d'une humanité qui émerge comme par enchantement et de surcroît au milieu des comédiens et de la salle, au sein même de la représentation.

Le texte est incompréhensible, littéralement. Il exige une capitulation de notre entendement pour s'y promener par consentement au sein d'un inédit intraduisible en mots. Et la troupe nous accompagne dans ce noviciat laïque.

## **Une troupe hallucinante**

La puissance du geste imaginé par Jacques Vincey réside dans ce consentement-là. *Grammaire des mammifères* est un objet exclusivement théâtral. Le texte ne se révèle que dit et proféré. La représentation théâtrale lui est indispensable, condition nécessaire à la circulation des signifiants. Le cadre semble précis, mais l'improvisation est constante. La troupe construit un paysage pour notre déambulation. Elle colonise l'espace, scène et salle indifféremment (des fauteuils de théâtre sont posés sur le plateau). Une complicité naturelle s'installe entre les comédiens et le public. Ni la troupe ni nous-même ne sommes sommés de comprendre. Les comédiens clament, dansent, chantent, offrent leur voix, leurs corps, leur nudité parfois ; ils ne semblent comprendre aussi peu que nous. Par une joyeuse contagion, ils nous transmettent le principe actif de la pièce : une énergie à expliquer, une curiosité désirante. Alexandra Blajovici, Garance Degos, Marie Depoorter, Cécile Feuillet, Romain Gy, Tamara Lipszyc, Nans Mérieux, Hugo Kuchel se donnent corps et âmes à cette déambulation, ce rallye, cette pérégrination, ce pèlerinage, vers ce *quelque chose* indicible, qui incarne et qui symbolise, tout en même temps, une humanité plurielle et commune.

Jacques Vincey s'explique : *La structure interne de ce texte-partition est soutenue par son organisation plastique, chorégraphique et musicale. Thomas Lebrun et Vanasay Khamphommala m'aident à révéler les lignes de forces souterraines de cette grammaire à laquelle les acteurs-mammifères viendront se frotter comme aux barreaux d'une cage à faire éclater.*

A la fin du geste, nous aurons entrevu les barreaux de cette cage, celle de la loi du symbolique, de cette grammaire qui fédère nos vies et qui donne sens à ce que nous sommes sans elle : des agrégats de matière bio dégradables.

La pièce d'exception est joyeuse, elle revigore et galvanise.

DAVID ROFÉ-SARFATI

# L'Oeil d'Olivier

Samedi 6 novembre 2021

## ***Grammaire des mammifères*, le vertigineux exercice de style de Jacques Vincey**

**Au Théâtre Olympia, centre dramatique national de Tours, avant d'investir le TnBA, Jacques Vincey met en scène *Grammaire des mammifères*, l'œuvre d'un auteur étonnant, William Pellier. Cet objet théâtral non identifié, aussi déroutant que réjouissant, est mené de main de maître par une jeune et exaltante troupe.**

Dans sa note, l'auteur écrit : *espérer vivement que la Grammaire ne raconte ouvertement rien*, rassurons-le, c'est exactement cela ! Il espère que son texte *éveille confusément en chacun QQCH (quelque chose)*. C'est réussi ! Jacques Vincey évoque dans le programme que la pièce est *un rituel dionysiaque*. Sa mise en scène va totalement dans ce sens. Cela ne vous avance pas beaucoup vous allez dire ! Mais voilà, ce spectacle ne se raconte pas, il se vit.

## ***Un puzzle théâtral des plus singuliers***



En divers tableaux, l'auteur et le metteur en scène nous proposent un grand jeu, où les règles ne sont pas classiques. Des bribes d'histoires, des protagonistes qui n'en sont pas, forment les pièces de ce puzzle, dont les morceaux tiennent grâce au langage, aux idées, aux émotions. Sous le couvert de ne rien nous raconter, il s'en dit des choses. Il faut dire qu'avec ce drôle de mammifère qu'est l'être humain, on n'a pas fini de s'ennuyer, d'être surpris ! Le texte est dense, on s'y promène, on s'y perd, on s'y retrouve. C'est fort, parfois verbeux, un



peu agaçant, mais si souvent juste, cocasse, drôle et touchant. Ce qui est certain, à part la fin qui m'a fait perdre le fil de mon plaisir, l'auteur ne cesse de nous interpeller sur le sens des choses et des êtres.

### ***Un grand jeu scénique***

En tout cas, la mise en scène de **Vincey** est une réussite. Avec la complicité de **Vanasay Khamphommala**, à la dramaturgie et **Thomas Lebrun** à la chorégraphie, s'appuyant sur la belle scénographie de **Mathieu Lorry-Dupuy**, le metteur en scène offre au public une cérémonie théâtrale joyeuse et festive dans laquelle il s'amuse avec les codes. On peut songer parfois aux happenings de l'époque du Flower Power, comme celle du Footsbarn. Les références ne manquent pas. On y trouve même un clin d'œil au boulevard. Il y a aussi des images très poétiques, comme celle du début, où dans le noir, les comédiens s'effacent pour faire entendre la parole. Il enchaîne avec bonheur les trouvailles scéniques. Dans un rythme fou, la parole de l'auteur se déchaîne et se fait entendre.

### ***Un vivier de jeunes comédiens***



Ici plus que jamais, il est évident que sans ces drôles d'animaux que sont les comédiens et comédiennes rien ne peut prendre sens sur un plateau. Ils sont huit, tous fraîchement moulus des grandes écoles nationales de théâtre et appartiennent à l'ensemble artistique du Théâtre Olympia. Retenez bien ces noms, **Alexandra Blajovici**, **Garance Degos**, **Marie Depoorter**, **Cécile Feuillet**, **Romain Gy**, **Hugo Kuchel**, **Tamara Lipszyc** et **Nans Mérieux**. Ils sont l'avenir ! N'ayant peur de rien, se donnant à fond, interprétant avec un talent fou toutes les notes de la partition, en chorale comme en soliste, ils nous ont enchantés.

### ***Marie-Céline Nivière***



Dimanche 7 novembre 2021

## Grammaire des mammifères

Rédigé par Yves POEY



Dans la jungle, terrible jungle, le moi n'est pas mort ce soir !

La jungle où les mammifères que nous sommes rôdent, la jungle contemporaine où nous autres protagonistes humains tentons d'exister tant bien que mal, de survivre comme nous pouvons, empêtrés que nous sommes dans des codes sociaux et moraux.

La jungle des mots de William Pellier, ce mots qui vont justement mettre en évidence ces codes et ces rites pour mieux les faire voler en éclat, les pulvériser, les atomiser.

La jungle de cette étonnante grammaire faite de règles étranges et étonnantes qui va renvoyer à chacun des spectateurs, à chaque QQN, QQCH qui relève de sa propre image au sein de l'actuel corps sociétal.

Cette pièce où les mots semblent surgir dans des fulgurances bégayantes et de subtiles enchevêtrements, où les phrases se succèdent dans une logorrhée savamment orchestrée et dans un processus apparemment chaotique mais totalement

maîtrisé, cette pièce est un magnifique miroir de notre condition humaine, dans lequel nos pulsions, nos conditionnements en tous genres nous sont renvoyés à la figure.

Une grammaire humaine, quoi...

Dans son fief tourangeau du théâtre Olympia, Jacques Vincey et une admirable (oui je pèse cet épithète) troupe de huit jeunes comédiennes et comédiens épatants nous proposent un très grand moment de théâtre.

Qui commencent d'ailleurs par nous surprendre une première fois, avant de descendre dans la grande salle du Centre dramatique national.

Le ton va être immédiatement donné. Le moi est mis en évidence. Chacun d'entre eux, chaque moi, va se présenter et jurer qu'il ne trahira pas l'auteur.

Le noir s'installe dans la salle et sur le plateau. Avec un avertissement.

Durant une longue séquence dans l'obscurité, alors que les mots de William Pellier sonnent et s'affichent sur un rideau de fils noir, nous allons finir par distinguer huit créatures plus ou moins informes, comme des golems faits d'une matière étrange et indéfinissable, des avatars prêts à devenir des entités mystérieuses : des hommes et des femmes.

Durant deux heures et quart, vont régner sur le plateau une incroyable énergie, un total engagement des jeunes gens, qui dans un magnifique abattage au sens noble du terme, nous plongent dans un réjouissant maelström dramaturgique.

Il va se dégager très vite de l'entreprise artistique quelque chose de viscéral, d'organique.

Une véritable dissection de l'être humain, dans une quantité de situations que ce réjouissant club des huit va nous montrer de façon passionnante.

Ce faisant, chaque spectateur, chaque être humain présent dans la salle va devoir s'impliquer personnellement.

Car, dans un premier temps, les comédiens qui donnent beaucoup de leur personne ont mis beaucoup d'eux-mêmes dans ces personnages plus ou moins hallucinés représentant nos archétypaux comportements.

Comment pourrait-il en être autrement, à prendre ainsi à bras le corps un tel texte-miroir.

Un texte qui leur a demandé de mettre dans ces personnages beaucoup d'eux-mêmes.

Ce qui débouche forcément pour nous aussi sur une obligation de nous projeter de façon très personnelle et parfois très intime dans ce qu'ils nous disent et nous jouent.

Je n'ai pu faire autrement que me rappeler quantité de souvenirs, de situations plus ou moins vécues à l'identique qui résonnent furieusement, de me projeter dans ce qui est montré, en voyant les personnages se débattre comme ils peuvent de façon jouissive dans cette jungle sociale.

Jacques Vincey, avec la complicité de Vanasay Khamphommala, dramaturge et

chanteuse, et du chorégraphe Thomas Lebun, a su parfaitement poser le cadre.

Un cadre exigeant, précis et dans lequel Alexandra Blajovici, Garance Degos, Marie Depoorter, Cécile Feuillet, Romain Gy, Hugo Kuchel, Tamara Lipszyc et Nans Mérieux savent nous captiver, nous sidérer, nous épater, nous étonner et nous confronter à nous-mêmes.

De grands moments de théâtre nous attendent.  
Des moments qui nous font souvent beaucoup rire. La dérision de nos petites vies est tellement bien mise en évidence.  
Je n'en citerai qu'un : au milieu des palmiers et autres palétuviers, la cuisson d'un batracien par une sorte de Maïté à l'accent landais prononcé est absolument surréaliste et magnifique.

Et puis un spectateur est choisi au hasard.  
Pour lui aussi nous dire quelques fragments de sa condition humaine, pour se dévoiler un peu.

Le processus d'appropriation fonctionne toujours également à merveille.  
Pour ne donner qu'un petit exemple, quand lui est demandé de raconter un souvenir en compagnie de l'un de ses parents, chacun d'entre nous ne peut que réfléchir alors à ses propres expériences.

Et c'est ainsi qu'hier, le le Docteur Nicolas Sauvage a acquis une incroyable notoriété en Touraine.

Un très grand moment de théâtre, donc.  
Qui vous prend aux tripes.  
Qui vous évoque un sujet complexe, étrange et finalement fascinant : vous-même...





– Jusqu’au 13/11 à l’Olympia, le CDN de Tours (37), puis du 1er au 04/12 au Théâtre national de Bordeaux, Jacques Vincey propose *Grammaire des mammifères* : une mise en scène complètement déjantée du texte de William Pellier, lui-même complètement loufoque et désarticulé ! Un propos bric à brac, insensé et fragmenté, surgi d’un monde où tout se mêle et s’entremêle, qu’une bande d’acteurs géniale dans la démesure et le non-sens rend bizarrement audible et crédible... De l’humour, de la caricature, de la dérision avec des numéros de haute voltige verbale qui illustrent tout autant la bêtise que l’intelligence de la comédie humaine. Les folles outrances de l’homme redevenu mammifère, dévorant sa propre logique de primate égaré dans les verts feuillages d’une forêt plus très vierge.

## Grammaire des mammifères de William Pellier, mise en scène de Jacques Vincey

Un texte qui ne ressemble à aucun autre et qui donne du grain à moudre aux acteurs. A la fois bourré à craquer et plein de trous, très écrit -et pour cause, il s'agit quand même de grammaire- et voué à l'improvisation, il explose les codes théâtraux en les mettant en lumière comme jamais.

En trois temps, aura été explorée la nature même de l'acte théâtral. Cela commence dans le hall, avec le serment des comédiens : « Moi, (nom et prénom), fille de (prénom et nom), mon père et de (prénom, nom) ma mère née (nom de jeune fille), née à (lieu de naissance) reconnaît pouvoir être capable de restituer l'œuvre en question à l'endroit comme à l'envers, par cœur et entièrement – Je le jure. Et si je me trompe, que je me frappe la poitrine en disant merde je suis un traître à l'œuvre. »

Un serment prononcé dans la salle... Le public, un peu interloqué et déjà pris à partie va avoir son tour : face à la pénombre de la salle, de mystérieux êtres velus, mais végétaux, lui susurrent un rituel de concentration façon gourou, avec une ironie assez altièrre, qui pourrait amener tout un chacun au sommeil, mais surtout à sa vérité de spectateur : « Vous désirez, vous avez des désirs (...), vous n'avez pas un seul désir, vous avez toutes sortes de désirs ». Et surtout aussi à sa responsabilité : c'est ton désir, ton attente, ami, qui rend possible le théâtre.

Et les comédiens ne se privent pas de faire durer le plaisir, attentifs à l'organisation de la langue et aux mots, avec un respect tout particulier pour le mot sexe, prononcé : sek-se, qui doit faire frémir tous ces corps, là en face, dans l'ombre des fauteuils. Le public étant à la fois concentré et troublé, la troisième phase peut commencer. À manipulation, manipulation et demi. Avec sur la scène éclairée, un jeu de récits, courtes scènes ou plutôt mouvements. Dans ce spectacle auto-régénérateur, chaque moment impose pour donner naissance au suivant, une destruction de la destruction... Des gens racontent, vivent des bouts de vie, des extraits de théâtre, y compris un échantillon hilarant de « vieux théâtre » dans l'angoisse constante d'être « pénétré » par l'autre. Sommes-nous si perméables à la persuasion, à l'humiliation ?



Un spectacle impossible à raconter... Les personnages, en caleçon ou slip pour les garçons, en dessous pour les filles, créent une situation paradoxale avec mise à nu, abandon des dignités sociales, fragilité et gêne dégoupillés par l'aisance de ces jeunes comédiens, eux bien dans leur peau. Elles et Ils en perpétuel mouvement, inversent le regard. Avec une vitalité et une joie d'être ensemble, ils créent un théâtre tonique et revigorant : oui, il faut montrer les petites misères contemporaines, le quidam qui veut tout, a peur de tout -et d'abord de manquer-, de ne pas être vu et pas être aimé... Cohésion et dynamique de la troupe : le public se sent allégé, allègre, même s'il y a des moments où il ne comprend 30 rien ou autrement dit, ne comprend pas tout.

Pas grave, entraîné dans ce « perpetuum mobile », il est prêt à recevoir tous les retournements et flèches de gravité car nos mammifères sont quand même des êtres sociaux et politiques. Ajoutons le plaisir visuel. Cela commence avec des bâches de plastique couvrant de mystérieuses collines : ôtées une à une et aussitôt récupérées pour le jeu, elles se révéleront être des gradins -comme notre miroir-, jungle de plantes vertes : métaphore de l'homme inutile, ou plus exactement néantisé, effacé derrière une fonction décorative (juste revanche pour les femmes trop souvent admises dans les hautes sphères du pouvoir comme des plantes vertes ... Le tout fait d'éléments récupérés d'autres spectacles devant un magnifique panorama inspiré par le Jardin des Plantes à Paris.



Autrement dit : avec cette promenade au jardin d'Alice, cette sorte de boule à neige au-dessus des palmiers, cette fantaisie insaisissable, aura été rarement exposé avec une telle clarté ce qu'est le théâtre : un échange entre public et acteurs, ici dans cette supposée désintégration du théâtre. Jacques Vincey l'a bien compris, qui a créé avec ces jeunes interprètes (enfin un mot épïcène !) l'organisation esthétique de l'affaire.

Chapeau à ces acteurs et à leurs camarades artistes...Ils ont déjà un solide bagage en musique et danse, ce qui leur permet de déployer leur jeu. Nous avons entendu un fort joli chœur, n'en déplaise à l'auteur qui avoue détester ce mot. Bref, une bonne occasion pour s'égarer, se faire plaisir et respirer autrement. Rien de tel qu'entrer dans un monde onirique, pour reprendre pied dans celui-ci...

Christine Friedel



Jeudi 4 novembre 2021

## **Le Petit Rhapsode** (Théâtre et littérature)

par Richard Magaldi-Trichet

**Les comédien.ne.s qui osent...**Le théâtre et son miroir, ou bien : le théâtre est son miroir. Ce pourrait être le sous-titre du pur moment spectaculaire que nous offre Jacques Vincey en s'appropriant, tout en ébouriffant, cette *Grammaire des mammifères*, texte improbable, voire inclassable, de l'auteur contemporain pas assez connu William Pellier.

Grammaire, certes, mais dans le sens de l'antiphrase, car au lieu de nous présenter une grille de lecture des usages de la langue, voici que le langage s'émancipe du carcan scénique pour devenir réflexion, de lui-même et sur lui-même.

Que le lecteur ne s'affole ni ne s'impatiente à cette théorisation sémantique, l'humour et le rire sont justement la prouesse réalisée par Vincey et toute sa joyeuse équipe de jeunes comédien.ne.s.



© Christophe Raynaud de Lage

A l'heure du *métaverse*, ils nous entraînent dans un embroussaillement métadiscursif où le spectateur se perd et se retrouve étrangement. Car en plaçant sur scène des fauteuils de théâtre en vis-à-vis, celui/celle-ci se doute bien que le magique miroir théâtral va forcément lui renvoyer son image, plus ou moins grossie et déformée.

Par bribes, apparemment éparses, de trames narratives portées par la puissance du verbe et où les personnages ont laissé place à des *protagonistes*, la frénétique énergie



que Vincey nomme « rituel dionysiaque » va peu à peu laisser apparaître les contours de notre quotidien, et social, et familial, dans une perspective soudain devenue presque politique.



© Christophe Raynaud de Lage

Spectacle foisonnant, à l'image du décor vertement arboré, où le théâtre ne cesse de se perdre dans le théâtre dans une déconstruction en abyme, *Grammaire des mammifères* convoque, entre autres, Wittgenstein et Aristote pour mieux nous divertir avec ses références « seksuelles » récurrentes, ses dés-habillages successifs et recommencés, qui illustrent par atomisation totale la phrase d'Antonin Artaud « Le théâtre, comme la parole, a besoin qu'on le laisse libre ». C'est de cette liberté que s'emparent sans rechigner les huit comédien.ne.s de l'ensemble artistique du T°, en conservant un peu plus de deux heures un rythme de *slapstick* hilarant. De la bossa nova en allemand aux seins instruments de percussion sur une boîte à chaussures, en passant par l'inénarrable moment de comédie de boulevard, ils/elles multiplient et renouvellent les registres dramatiques. Grâce au remarquable travail de chant et de chorégraphie, mené par Vanasay Khamphommala et Thomas Lebrun, qui apporte à l'ensemble un lié imbriqué et intime, on ne peut que pasticher la réplique de notre dialoguiste national « Les (très bon.ne.s) comédien.ne.s ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît ». Et qu'on les applaudit très fort.



© Christophe Raynaud de Lage

## UNE FORMIDABLE MACHINE À JOUER

in CRITIQUES

### **Grammaire des mammifères de William Pellier. Mise en scène de Jacques Vincey.**

Il faut en premier lieu féliciter Jacques Vincey d'avoir exhumé *Grammaire des mammifères* de William Pellier. Exhumer est bien le terme, car depuis le temps de son écriture et de sa parution, en 2005, aucun metteur en scène, hormis Thierry Bordereau, ne s'y est vraiment investi. Il faut dire que le texte ne répondant à aucun des critères convenus propres à rassurer artistes bien assis (au sens rimbaldien du terme) et spectateurs, a de quoi intimider. Les bonnes fées avaient pourtant guidé les premiers pas de l'enfant, avec l'association Beaumarchais-SACD qui avait accordé à l'auteur une bourse d'écriture, avant que le texte ne reçoive l'aide à la création de la DMDTS... Mais que nenni... *Grammaire des mammifères* que les férus de littérature dramatique connaissaient et appréciaient restait désespérément dans un fond de tiroir, ce qui est bien dommage si on consent à considérer l'objet (un ovni théâtral pour ceux qui veulent absolument définir les choses) pour le moins étrange, ce que confirme son auteur dans la très explicative postface qu'il a bien voulu écrire pour la dernière édition de son texte (à Espace 34). Ainsi, dit-il savamment : « À première vue, la Grammaire forme un bloc impénétrable, mais elle cache en réalité un labyrinthe où circulent une multitude d'histoires. Cette masse verbale constitue un réservoir de jeux. Les répliques ne sont pas distribuées, pour laisser libre la circulation des mots. Comme dans les jeux de ballon, on se passe la parole, on se la jette, on l'attrape ou on la laisse échapper ».

On ne saurait être plus clair, d'autant que William Pellier poursuit son explication (allant jusqu'à évoquer la linguistique et Roman Jakobson, l'un des maîtres en la matière) dont on laissera au lecteur la primeur de la découvrir par lui-même si d'aventure il cherche à mieux éclairer sa lanterne. En somme, et voilà qui met les choses au point, William Pellier n'est pas un doux farfrelu, mais quelqu'un de très sérieux qui travaille la matière scripturale pour mieux approcher le mystère du théâtre, car la visée est bien finalement celle-là : elle se passe sur le plateau. C'est justement là que Jacques Vincent intervient avec son équipe et son groupe de jeunes acteurs (cinq filles et trois garçons qui pour être jeunes n'en ont pas moins une certaine expérience de la scène) qu'il qualifie de meute. De la meute, le groupe, en a bien l'une des caractéristiques : elle est affamée, entend croquer la vie à belles dents, autrement dit croquer le texte, dans toutes ses nombreuses formulations, et même dans ses non formulations. Car *Grammaire des mammifères* est avant tout une formidable machine à jouer, une machine aux mille éclats. C'est ce qu'a compris Jacques Vincey qui lance ses comédiens sur le plateau après que ceux-ci aient décliné leur identité et leur généalogie dans le hall du théâtre en faisant un certain nombre de serments dont celui-ci : « Je reconnais que je suis ici pour servir l'œuvre/non-pour-m'en-servir-et-me-faire-valoir car je ne vaudrais pas grand-chose/non je ne vaudrais pas grand-chose/car elle survivra tandis que je serai mort. Je jure j'le jure ». Serments faits en chœur, les huit comédiens s'en iront envahir la scène savamment aménagée par Mathieu Lorry-Dupuy. Commence alors, avec une rare et joyeuse énergie – chorégraphie de Thomas Lebrun – le montage/démontage de la machine textuelle qui laisse même la place à chaque membre du collectif de parfois jouer sa partition personnelle... Même s'ils sont nombreux, il ne serait pas juste de ne pas tous les citer : Alexandra Blajovici, Garance Degos, Marie Depoorter, Cécile Feuillet, Romain Guy, Hugo Kuchel, Tamara Lipszyc et Nans Mérieux, tous issus de l'ensemble artistique du Théâtre Olympia. Le spectacle déménage et rend justice à la très belle et efficace machine textuelle de William Pellier que l'on est heureux de retrouver.

## « Grammaire des mammifères », les mots en liberté



Scènes de *Grammaire des mammifères*, texte de William Pellier, dans la mise en scène de Jacques Vincey avec les jeunes comédiens et comédiennes de l'ensemble artistique du Théâtre Olympia – Centre Dramatique National de Tours © Christophe Raynaud de Lage



Scènes de *Grammaire des mammifères*, texte de William Pellier, dans la mise en scène de Jacques Vincey avec les jeunes comédiens et comédiennes de l'ensemble artistique du Théâtre Olympia – Centre Dramatique National de Tours © Christophe Raynaud de Lage

*C'est un texte extraordinaire qu'a écrit William Pellier. Bénéficiant de plusieurs bourses de création, Grammaire des mammifères a été lu et relu maintes fois, manié et remanié. Son auteur n'a pas inventé une histoire pour le théâtre, n'a pas distribué de rôles, mais a conçu une déflagration de mots, de phrases, de situations, qui présentent la singularité de ne pouvoir vivre qu'en étant jouées, incarnées. Jubilatoire !*

Le directeur du théâtre national de Tours, Jacques Vincey, eut l'agréable sensation, trop rare sans doute, d'être surpris en découvrant l'écriture de William Pellier, qui ne ressemble à aucune autre et déborde d'une grande énergie. Cette sensation lui a donné l'envie de mettre *Grammaire des mammifères* entre les mains puis dans la bouche de jeunes comédiens de la promotion 2020, puis de celle de 2021, que le directeur accueille en résidence au théâtre et

qu'il accompagne dans leurs premiers pas sur scène. Les cinq filles et trois garçons à qui il a demandé de lire le texte ont tout de suite été séduits. « *C'est en les entendant lire le texte, en les voyant surpris et amusés, que j'ai su qu'il conviendrait parfaitement à leur enthousiasme de jeunes comédiennes et comédiens. Ce bombardement de mots et de situations est particulièrement ouvert à l'interprétation et à l'invention. Il aide à repousser les limites du théâtre. C'est ce que je recherche* » explique Jacques Vincey.

**La musique des mots.** Au théâtre national de Bordeaux, où le spectacle est joué du 1er au 4 décembre, les huit comédiens s'en donnent à cœur joie, entraînant l'enthousiasme du public. Attroupés devant l'entrée de la salle, les spectateurs sont d'abord interpellés de part et d'autre de la cour par la voix des comédiens déclinant chacune et chacun leur identité avant de tenter, avec force et humour, de convaincre qu'ils diront *Grammaire des mammifères* le mieux du monde et le plus fidèlement. La musique des mots se décline en huit partitions bien distinctes, le rire est installé, la curiosité attisée. « *L'auteur dit qu'il a écrit ce texte pour le cerveau droit, celui de l'émotion et de l'imagination, qui appréhende les choses de façon plus atmosphérique, qui les organise en fonction du ressenti* » ajoute le metteur en scène. Dans l'obscurité, mots et phrases s'écrivent sur un rideau transparent tandis qu'ils sont repris, défaits et refaits par huit voix bouches tapies dans l'ombre.

**Un rythme trépidant.** Le ton est donné, c'est bien à un spectacle de mots que l'on va assister. À un rythme trépidant, virevolte l'intelligible, se répètent les évidences, s'ironise le peu, le sexe (sekse dans le texte) inspire beaucoup, la banalité et la férocité se conjuguent à l'infini, l'absurde fait sens, le lapsus en rajoute : « *Je veux prendre le temps d'aller vite* », « *Les mots sont morts dans notre bouche* », « *Nous formons une communauté attablée à la même parole* ». La juxtaposition de telles phrases parle de notre temps, philosophe sur nos vies banales avec humour et un grain de folie bienfaisant. Les corps portent les mots en courant, en dansant, grimaçant, prennent des poses improbables, changent de costumes, chantent. Ils sont huit, mais c'est une multitude de comédiens qui occupe la scène.

Pas de temps pour l'extase, décor, costumes, chorégraphie et mise en scène soulignent les locutions avec truculence. « *J'ai demandé aux comédiens de choisir leurs costumes et des éléments de décor parmi ceux utilisés pour les pièces jouées à Tours. C'est une façon de recycler le théâtre tout en encourageant une appropriation sans limites du jeu.* » Loin de se limiter aux jeux des mots, les comédiens jouent de leurs costumes et des éléments du décor. Tout est sujet à jouer, rien ne se fige jamais, le temps n'existe plus. Pendant deux heures quinze.

Par Véronique Giraud



Jeudi 11 novembre 2021

## HOTTELLO

Grammaire des mammifères, texte de William Pellier (Editions Espaces 34), mise en scène de Jacques Vincey, en complicité avec Vanasay Khamphommala, dramaturge et chanteuse et Thomas Lebrun, chorégraphe.



Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage

***Grammaire des mammifères***, texte de **William Pellier** (Editions Espaces 34), mise en scène de **Jacques Vincey**, en complicité avec **Vanasay Khamphommala**, dramaturge et chanteuse et **Thomas Lebrun**, chorégraphe.

Pour commencer, avant même d'entrer dans la salle de théâtre, est offerte au public la belle impertinence d'un acte de foi des acteurs et actrices en lice face à l'enjeu de l'oeuvre défendue :

« (...) Moi (prénom, nom), fille de – ou fils de – (prénom, nom) mon père et de (prénom, nom) ma mère née (nom de jeune fille) née le (date de naissance) en toutes lettres (lieu de naissance) reconnaît pouvoir réciter l'oeuvre en question à l'endroit comme à l'envers par coeur entièrement. Je le jure. » Cette génération de jeunes gens, apprend-on, a vu le jour dans les années 1990.

Fusent les paroles intempestives des huit comédiens et comédiennes de l'ensemble artistique du T°, Théâtre Olympia – centre dramatique nationale Tours – dirigé par Jacques Vincey, et qui prennent joyeusement à partie les spectateurs dans le hall du Théâtre Olympia de Tours. Résonne d'emblée un air de famille complice entre l'écriture de Novarina et celle de William Pellier.

Lisons la note de celui-ci : « Nous espérons vivement que la *Grammaire* ne raconte ouvertement rien, mais éveille confusément en chacun QQCH... » Facétieuse appellation à comprendre comme la libido, l'attirance sexuelle, qu'un être peut éprouver pour un autre, sachant que chacun vit indépendamment ces deux réalités : d'un côté, raison, conscience de soi, condition sociale, et de l'autre, corps et désirs indomptables ou ingouvernables d'une loi primitive libre et non jugulée. L'auteur fait allusion, parlant de sa pièce, à un réjouissant jeu de société, les phrases étant à « débiter comme un coup de hache dans l'obscurité avec pour mission de se créer son propre personnage pour aller se l'empoigner avec autrui dans la lumière en tâchant de le faire durer le plus longtemps possible au cours du jeu social ». Il évoque encore une chasse à l'homme...

Une image de l'homme prédateur que le public, installé dans la salle, retrouve sur la scène : vêtus d'uniformes de chasse – tenues de camouflage, combinaisons de fausse fourrure ou de fausses plumes vertes ou kaki -, les interprètes sont dans l'obscurité, devant un rideau de voile transparent, alignés et debout face aux spectateurs, ils estiment la vie comparable à un combat.

Ils invectivent et épinglent en chœur, successivement et alternativement, le corps de l'homme doué de parole, depuis l'oreille, les yeux, la bouche et son émission d'une pâte de mots qui descend du cou aux épaules, membres, torse et « sekse » auquel il est largement fait allusion.

Reconsidération de l'homme créé tel qu'il est avec des attributs dont il ne peut guère se départir.

Mystère du monde et énigme de la création d'un individu à la fois isolé et rassemblé socialement, les mots ne semblent vivre qu'ouvertement et spectaculairement, déversés et incontients, en une faconde jouissive et haletante, rythmée par une volonté d'en découdre – la hargne à vivre enfin.

Mammifères certes, les hommes et les femmes n'en dépendent pas moins d'une grammaire relative aux émotions. Ils seront observés par un public qui les verra évoluer, seuls sur le plateau, en duo, ou bien ensemble. A vue, les acteurs et actrices s'exposent sans réserve, ayant appris par l'art du théâtre à être avant tout eux-mêmes, tranquillement, doués chacun d'une vraie singularité.

Danse gracieuse classique, gymnastique plus radicale, chant et art facétieux de la déclamation.

Sommairement et librement habillés, plus ou moins revêtus de dessous de corps pudiques, les interprètes arpentent la scène comme des poissons vifs dans l'eau de leur aquarium, d'autant que sur le mur de lointain, est suspendue depuis les cintres une fresque d'un paysage boisé et verdoyant. Quelques plantes d'appartement et les rappels d'une jungle primitive en soi sont nombreux – scénographie admirable, à la fois simple et fantasque, de Mathieu Lorry-Dupuy.

Tous les jeunes acteurs se révèlent lumineux et attachants – les huit comédiens et comédiennes : Alexandra Blajovici, Garance Degos, Marie Depoorter, Cécile Feuillet, Romain Gy, Hugo Kuchel, Tamara Lipszyc, Nans Mérieux. Le metteur en scène Jacques Vincey les dirige de main de maître.

Les uns dansant ou palabrant ou bien regardant en spectateur, tous gracieux et éloquents dans ce plaisir et cette contrainte d'habiter la scène, ils dispensent peu à peu et égrainent patiemment ce délicat goût de vivre – découvrir, rencontrer et aimer. Clairvoyants quant à l'avenir, ils explorent et expérimentent intuitivement le partage et l'échange tonique avec l'autre, et en même temps savent la solitude, dernier bien échu à l'être dans l'existence: ils n'en jouent pas moins un jeu gourmand.

Admiration du public, attiré par cet enthousiasme choral, la conscience libre d'une jeunesse qui connaît ses goûts et attraits sans faire l'impasse sur les désenchantements et petites amertumes.

Des sièges et fauteuils rouge de théâtre installés sur la scène – théâtre dans le théâtre -, le spectacle interroge l'homme et cette création « mammifère » qu'il représente mais aussi l'art de jouer depuis la scène vers la salle en imposant un récit, une histoire et un vrai protagoniste. Réalité de la vie quotidienne d'un côté, et nécessaire vertu du rêve et du songe onirique, de l'autre.

Reste à vivre avec les jours qui passent et l'art – promesse généreuse et vérifiée d'être au monde.



Mercredi 10 novembre 2021

**GRAMMAIRE DES MAMMIFÈRES. CECI N'EST PAS UN COMMENTAIRE DE LHOQQ,  
MAIS UNE MANIÈRE DE DIRE QQCH À QQ1...**



© Christophe Raynaud de Lage

*Ce spectacle, mené tambour battant avec une énergie communicative, fait du jeu entre théâtre, réel et verbe un propos kaléidoscopique, en éclats de voix, de scènes et de références. Il offre en même temps qu'un jeu de massacre éminemment jubilatoire une belle leçon d'humanité.*

Dans le hall du théâtre où les spectateurs sont rassemblés, dans l'attente de l'ouverture de la salle, les jeunes acteurs qui vont intervenir sur scène se sont éparpillés. Avec de faux porte-voix, matérialisés par des plots en plastique, parfois même avec un accessoire véritable, comme lors d'une manifestation, ils nous apostrophent. « Je m'appelle... Je suis né... Mes parents... » Ils ont des noms de consonnances diverses, parfois des accents étrangers. Ils sont le monde. Ils nous ressemblent et se rassemblent pour attester de la fidélité qu'ils apporteront au texte de l'Auteur. Ils ne le trahiront pas, n'en donneront pas une version détournée. Leur « grammaire », ils l'ont apprise, ils la connaissent et vont nous la faire partager...



© Christophe Raynaud de Lage

## Une épopée du langage

À l'entrée dans la salle, la scène est dans la pénombre. Seul émerge en lettres lumineuses, sur le fin rideau en fils qui ferme le plateau, le mot « Avertissement », bientôt suivi par la mention : « Je vais m'adresser à vous ». Le ton est donné. Bientôt les lettres qui forment cette phrase, prises de bougeotte, donneront naissance à d'autres variantes de ce même contenu. Nous voici prévenus. La langue est au centre et le début du spectacle, dans le noir, sera uniquement composé de voix qu'on entend sans voir qui les prononce, de silhouettes qu'on devine à grand-peine dans l'ombre. Les paroles, réparties de manière éparse entre les voix, sont rythmées par les battements de la vie qui palpète autour d'elles. Une somme de morceaux dont sortiront des mots, une structure, un sens. Ensemble ils se rassemblent pour former un grand corps qui s'allonge et se rétracte au fil de la respiration. Un corps collectif formé de fragments, d'individualités dessinant un long ruban d'hommes et de femmes, qui se modifie sans cesse et délivre une pensée ondoyante, sinieuse dans laquelle chaque partie n'est que la lente transformation de ce qui la précède et le point de départ de ce qui la suit. Ils sont les mammifères dont la grammaire nous est à la fois familière et étrangère. Devant nous, ils vont désarticuler les mots, parler de sek-se et de scène – pourquoi pas cène ? – utiliser, à la manière d'un Duchamp révisant *la Joconde* en la titrant *LHOOQ*, la sonorité des mots indépendamment de l'écriture pour en faire entendre la pluralité. Ils s'adresseront à QQ1 pour dire QQCH en interrogeant la représentation de soi et la réalité du spectacle, et en élargissant cette parole aux rapports humains et sociaux, à nos pulsions, à notre psychisme.



© Christophe Raynaud de Lage



## Une certaine classe de mammifères

Lorsque la scène s'éclaire, elle dévoile un décor de forêt luxuriante façon Douanier Rousseau. Fougères géantes, plantes grasses. Un Éden naturaliste dans lequel nous allons assister à une leçon de choses. Car l'individu.e qui se tient devant nous est le spécimen d'une espèce que nous connaissons. Et la bonimentrice – si, si, dans notre société tellement à cheval sur les qualificatifs genrés, allons-y de notre contribution – petite Arlequine sans son costume à losanges multicolores, pinceau et pot de peinture – bleue, comme dans *Pierrot le Fou* – à la main, nous énumère et désigne en les peignant ses particularités anatomiques, deltoïdes et os iliaque compris – bizarre, cette queue disparue... Nous voici rangés comme des objets d'étude examinés par un naturaliste farceur, gentiment sarcastique et quelque peu déjanté. Nous, les mammifères dont la pièce va explorer les particularités. La forêt, forcément primaire, dans laquelle nous évoluons s'étendra devant nous ou derrière nous – quelques plantes en pot suffisent pour faire apparaître ou disparaître QQ1.



© Christophe Raynaud de Lage

## Une pluralité de styles pour une parole éclatée

Car cette histoire qui n'en est pas une tout en étant formée de l'agrégat – et non de la somme – des bribes accumulées n'est que faite de fragments, inachevés, incomplets, parcellaires, portés par des « protagonistes » sans identité. Ils n'incarnent rien d'autre que ce qu'ils profèrent et ne cessent de muer et de se transformer. Le théâtre les accompagne. Il est, au-delà de la mise en scène, fait de la juxtaposition complice des individualités de ces jeunes acteurs, sélectionnés par Jacques Vincey à l'issue de leurs études pour passer deux années de professionnalisation à Tours, au T°. Ils apportent leur enthousiasme, leur insolence et leur fraîcheur nourrie de culture zapping au texte. Burlesque, références à la *commedia dell'arte*, théâtre d'ombres, recours au clown ou à la danse sont mis à contribution. La grande force du spectacle est qu'il ne choisit pas et met tout dans un même sac qui a nom théâtre, un théâtre qui accepte la discontinuité et le déséquilibre comme une force vitale. La pièce se mue en rituel barbare, joyeux, abolissant toutes les frontières, faisant table rase de nos conditionnements. Les artifices de la lumière mettent en relief des jeux de mains sans personnage ou des jeux de pieds aux chaussettes désassorties qui troublent la notion même d'identité. Nous traversons les apparences pour tenter de percer ce qu'il y a derrière le masque – entendez le visage. Parce que peindre la conscience est difficile, voire impossible, et que toute affirmation inclut dans sa définition même sa négation... Dans ce jeu de massacre hilarant, l'exorcisme verbal s'associe à la désarticulation du style pour lui rendre sa force brute, sa sauvagerie primitive, originelle.



© Christophe Raynaud de Lage

## Métamorphoses du moi et des autres

Il y a de quoi errer dans cette jungle où rien ne reste jamais en place, où chacun est tous les autres à la fois en même temps que lui-même. Car malgré tout l'espèce humaine existe. « Vous ne verrez jamais, dit l'un d'eux, un caniche prendre des barbituriques. » Et on la reconnaît dans ce trio de grâces en fourrure ou dans l'instinct de coqs de combat que montrent de respectables messieurs à deux doigts de s'étriper en chemise et veston mais en caleçon – un manquement volontaire au tableau, qui en révèle l'inanité, tout comme ce numéro de danse classique qui décale la situation dans laquelle il intervient. On trace son identité dans les recensements administratifs – mairie, police, pôle emploi... – en même temps que dans la détermination, proférée sur le ton le plus sérieux au deuxième degré, des niveaux de jouissance respectifs de l'homme et de la femme. Nous voici épinglés par des jeunes gens tout pétris de *comics*, de profils internet et autres mobiles, qui se font des films et dont les prénoms sont interchangeables. Qu'on s'appelle Jean-Charles, Jean-Baptiste, Jean-Christophe ou Jean-Marie, nous sommes tous les mêmes...



© Christophe Raynaud de Lage

## Cher public...

L'Auteur n'a pas de morale à défendre, pas de message à délivrer sinon celui de la grande comédie du monde. Le monde est un théâtre. Instable, liquide, en transformation permanente, atomisé. Mais il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les situations auxquelles on assiste ont déjà eu lieu. Ce qu'on fait a déjà été fait. dans ce système qui tourne en boucle sur lui-même, les acteurs n'ont plus qu'à se regarder eux-mêmes, à devenir leur propre public. L'évolution de la pièce dévoile sur la scène des gradins de théâtre, avec leurs sièges de velours rouge sur lesquels les comédiens s'installent pour devenir spectateurs les uns des autres en même temps qu'acteurs de la même comédie. Un petit quart de tour des gradins et les voici qui nous font face, nous interpellent. C'est à notre tour de devenir le spectacle et eux les spectateurs. Tout ce qui arrive, c'est de notre faute. « Les coupables, ce sont eux ! », assène un protagoniste, le

doigt accusateur. Et en plus, « ils ont payé pour ça ! » Mais au royaume de l'illusion, dans le chaos organique qui agite ce petit monde, il y existe peut-être une échappatoire, une issue à la folie qui s'est emparée de nous. On sent comme une bascule. Les pièces du puzzle s'agenceraient-elles finalement dans un certain ordre ? Derrière le propos qui n'a d'autre propos que de dénoncer toute fixation du propos – notre « grammaire des mammifères » – se cache peut-être une large part d'humanité – dissimulée, comme il se doit.



© Christophe Raynaud de Lage

***Grammaire des mammifères*** de **William Pellier** (Éditions Espaces 34). Le texte a obtenu l'aide à l'écriture de l'Association Beaumarchais (SACD) en 2003 et l'aide à la création d'œuvres dramatiques de la DMDTS (ministère de la Culture) en 2004, ainsi qu'une mention du jury au Grand prix de littérature dramatique en 2006.

Sarah Franck

**OLIVIER SAKSIK**  
**ELEKTRONLIBRE**

**ELEKTRONLIBRE**  
**88 Quai de la Loire 75019 Paris**  
[www.elektronlibre.net](http://www.elektronlibre.net)  
09 75 52 72 61

**Manon Rouquet**  
**communication et presse**  
[communication@elektronlibre.net](mailto:communication@elektronlibre.net)  
06 75 94 75 96

**Olivier Saksik**  
**presse & relations extérieures**  
[olivier@elektronlibre.net](mailto:olivier@elektronlibre.net)  
06 73 80 99 23

**Cindel Cattin**  
**communication**  
[assistante.com@elektronlibre.net](mailto:assistante.com@elektronlibre.net)  
06 79 16 94 25